

LE CHAPEAU VENGEUR

Avant d'aller, j'avais rencontré, au Cercle des Militions, le vicomte de Chastelune, qui m'avait dit: —Qu'est-ce que vous faites ce soir?

—Rien. Il fait froid. Je resterez chez moi à me chauffer les mollets.

—J'ai mieux que cela à vous offrir: un fauteuil à la première représentation de la pièce de Candillot. J'avais inscrit deux noms sur le registre: le mien et celui de mon beau-frère en ce moment à la campagne. ... et les deux noms sont sortis. Toujours ma voisine! Voulez-vous venir avec moi après dîner?

—Entend. Et nous voilà roulant ensemble vers les hauteurs du boulevard du Temple. Un froid de canard. Nous arrivons au théâtre, et je m'installe à côté de mon ami, dans un fauteuil canapé. J'étais en train de lorgner la salle, très-bien garnie, ma foi! lorsque je vis entrer dans la travée qui précédait mon rang une femme grande, blonde, mince, qui s'assoit dans le fauteuil placé juste devant le mien. Et, alors, je m'aperçus avec stupeur qu'elle a sur la tête une espèce de chapeau Lamballe rabattu devant et relevé derrière comme un tricorne de gendarme, avec cette différence que le tricorne était garni de fleurs, de légumes, je crois même de petits arbutus: tout un véritable verger!

Comme elle avait campé le chapeau sur ses yeux il en résultait qu'à l'arrière ce verger se dressait tout en haut du chignon blond, si bien que je ne voyais plus de la scène que le médaillon rappelant cette pauvre Virginie Déjazet et placé tout en haut des frises.

On frappe les trois coups; la toile se lève. J'entends vaguement la voix des "deux associés", Hurteau et Matrat; mais, bien entendu, impossible de les voir. Au risque d'attraper un torticolis, je me penche tantôt à droite, tantôt à gauche: mais j'avais compté sans les manches de la blonde; deux véritables ballons de soie gonflée, qui masquaient complètement les deux petits créneaux, ma suprême espérance.

—Sapristi! dis-je à mi-voix à Chastelune, voilà un chapeau qui va être bien gênant! La dame entend, se retourne à demi, et me toisant avec un suprême dédain, elle hausse les épaules, ce qui remonte encore les deux ballons; en même temps, elle se raidit sur son fauteuil, cambre les reins, redresse le torse et arrive par ses procédés gymnastiques à surélever le maudit verger de quelques centimètres; je continue alors d'un ton navré à mon camarade:

—Hein! comme j'aurais mieux fait de rester chez moi à me chauffer les mollets! Je ne me serais pas dérangé, et j'aurais vu tout autant la pièce! A nouveau, la dame se retourne et m'envoie le sourire le plus ironique, le plus gonflé, le plus insolent. C'était de la provocation au premier chef, et cela méritait une leçon. Je me pris mal en patience. Il me semblait que j'étais installé devant un théâtre. J'entendis, mais je ne voyais rien. Des voix de femmes parvenaient maintenant à mon oreille. Mme Marianne Chassaing disait à Matrat: "Non, vous ne m'aimez pas!" Puis c'était Hurteau qui s'écriait: "Je partirai pour l'Amérique, mais je veux emmener

ma femme!" Tout cela, très-concis: vous comprenez, quand on ignore la place des personnages en scène, qu'on ne distingue ni leurs gestes ni leurs jeux de physionomie! Tenez, menez donc un aveugle, un soir, au Cercle fumant: vous verrez comme il s'amusera! ... An fait, vous n'avez peut-être pas d'aveugle parmi vos relations... Alors, mettons que je n'ai rien dit.

Enfin, le premier acte se termine au milieu des applaudissements. Tout le monde avait l'air de beaucoup s'amuser—tout le monde, excepté moi! Et la dame m'avait à nouveau dévisagé avec son rictus moqueur.

D'autant plus qu'elle avait devant elle un tout petit homme avec la tête dans les épaules. Je regarde ce petit homme: jaquette fatiguée, linges douteux. L'aspect modeste de quelque petit employé du quartier.

Je l'attire dans un coin: —Monsieur, lui dis-je à voix basse, j'aurais un intérêt tout spécial à occuper votre fauteuil 48; voulez-vous me permettre de vous l'acheter vingt francs—un soir de première représentation, il vaut bien ça!—et je vous céderai le mien en échange, le 92, qui, je le reconnais, est... un peu moins bon!

La figure du petit homme s'allume d'une joie céleste; il glisse mon louis dans son gousset et me dit: —Monsieur, vous êtes vraiment trop aimable, et j'accepte le troc avec le plus vif plaisir!

II.

Me voilà donc en possession du 48!

Ma première idée fut de m'y installer en gardant mon chapeau sur la tête; mais je réfléchis que cette manifestation pouvait ne pas être comprise, paraître inconvenante pour les artistes et qu'il me faudrait me déconvoier.

Tout-à-coup, il me vint une idée saugrenue, mais géniale—générale, mais saugrenue! Je sors du théâtre, et je descends les boulevards jusqu'à ce que j'aie trouvé une modeste. Précisément il y avait une boutique ouverte au coin de la rue Béranger. J'entre et je demande à la marchande de me vendre ce qu'elle a comme chapeau, de plus gigantesque, de plus capiteux et de plus pyramidal. Elle ouvre une armoire et m'exhibe un monument en feutre noir, avec un énorme nœud de velours, et, sur ce nœud, un pouf de trois fleurs très hautes.

Je marchande le chapeau: soixante francs,—une véritable occasion d'automne! Je paye, je fais placer le chapeau dans un carton et je rentre au théâtre.

A la stupefaction de Chastelune, étonné de ce lâchage, je m'assois au 48, devant la dame, un peu inquiete, puis je sors très-sérieusement mon feutre enflammé et je me campe sur la tête. Je ne sais pas quelle figure je devais avoir là-dessous avec mes grandes montachues; mais, certainement, une bombe éclatant tout-à-coup aux fauteuils d'orchestre n'aurait pas produit plus d'effet. On s'exclamait, on trébuchait, on montait sur les banquettes pour mieux me voir, avec des explosions d'hilarité.

Les hommes—ah! les braves cœurs!—comprenant le sens symbolique de ma protestation, criaient: "Bravo! Il a raison! Bravo!" tandis que Chastelune, très-choqué, le correct Chastelune me criait: "Vous êtes fou!"

Et moi, je restais impassible au milieu de la tempête que j'avais déchaînée, me contentant de regarder dédaigneusement la dame par-dessus mon épaule. Malheureusement, comme je

parlé dit, si mon idée était générale, elle était certainement saugrenue: impossible de commencer la représentation dans des conditions pareilles.

Aussi ce qui était à craindre arriva: deux gardes de Paris firent irruption et, très-poliment, me prièrent de cesser cette fine plaisanterie.

—Allez dire à madame, répondis-je avec un faux air de Mirabeau, que je retirerai mon chapeau quand elle aura retiré le sien!

Cette réponse provoqua l'enthousiasme du côté des hommes, des vociférations suraiguës du côté des femmes, et, au milieu de ce hurlement, je suis enlevé avec mon feutre à panache et porté jusqu'au foyer par les deux gardes, qui me rendent ma liberté sur ma promesse formelle de ne pas recommencer.

III. La dame au verger triomphait. Lamentation de la désolation! Tout-à-coup je vois une petite ouvrière qui montait vers la galerie supérieure, coiffée d'une simple petite toque en fausse loutre. Très-joyeuse avec son nez tourné à l'impudence, ses yeux rieurs et sa houpette de clownesse. Je l'appelle dans le foyer: —Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous offrir un beau chapeau tout neuf et que je viens d'acheter trois louis, il y a un quart d'heure?

Et j'exhibe mon monument, devant lequel la petite tombe en extase. —Et que faut-il faire pour cela! me demanda-t-elle en rougissant. —Moins que rien: d'abord vous le camper sur la tête, et ensuite aller-vous asseoir au fauteuil 48! En deux secondes, la toque de fourrure était remplacée par mon feutre, qui, allant divinement, et, après avoir retapé ses frisons devant la glace du foyer, la petite redescend prestement à l'orchestre.

Ah! si vous aviez vu la joie convulsive du public en voyant mon chapeau faire sa réapparition sur une tête féminine!

Cette fois, les gardes n'avaient rien à dire! Moi, j'étais monté au "poulailler" pour jouir du coup d'œil, et je vous prie de croire que j'étais bien vengé! La dame ne voyait plus rien du tout et servait de point de mire à toutes les lorgnettes de la salle. Elle a voulu, comme moi, se pencher à droite ou à gauche du grand nœud de velours, mais elle a fini par renoncer à la lutte, en quittant la place au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

J'étais enfin maître du champ de bataille!...

Le Cierge Pascal.

Nous lisons dans le Gaulois: Les clochettes ont carillonné hier matin dans toutes les églises au chant du Gloria in excelsis. C'est le moment où les cloches—ces oiseaux de bronze—revenues de Rome, réintègrent leurs cages de pierre pour annoncer au peuple chrétien la bonne nouvelle de la résurrection du Christ.

Le rite de cet office du samedi saint, qui présente, en raison de son pieux symbolisme, le plus d'intérêt, est la bénédiction du feu nouveau, c'est-à-dire du cierge pascal.

Ce cierge représente Jésus-Christ, dont il figure, avant d'être allumé, la mort, et après avoir reçu la flamme, la résurrection. Matériellement, il rappelle, sous ce double aspect, la colonne de nuée qui couvrit le départ des Hébreux au sortir de l'Égypte et se transforma ensuite en colonne

de feu pour guider les pas du peuple de Dieu.

Le cierge pascal doit rester allumé depuis le samedi saint jusqu'à l'Ascension, c'est-à-dire pendant tout le temps que le Christ passa sur la terre après sa résurrection glorieuse.

Son poids était autrefois beaucoup plus considérable que de nos jours. Ainsi, celui de la basilique de Latran ne pesait pas moins de quatre-vingt livres, celui de la cathédrale de Chartres soixante-douze livres; dans un grand nombre d'églises on s'arrangeait pour qu'il pèsât exactement trente-trois livres, afin d'honorer par là les trente-trois années de la vie mortelle du Sauveur.

Jadis, on traçait, tantôt sur la cire même du cierge pascal, tantôt sur un parchemin ou une tablette de bois attachée à cette cire, toutes sortes d'inscriptions, notamment l'ordre des fêtes mobiles de l'année. Le Glossaire de Du Cange donne le texte de la table pascalle fixée au cierge de la Sainte-Chapelle en 1327; on y voit, entre autres indications, les dates de la réception de la couronne d'épines, de la mort de saint Louis, de sa canonisation et de la translation de son chef.

Ces usages ne se sont pas conservés. Mais dans toutes les églises auxquelles leurs ressources permettent de luxe, le chandelier qui porte le cierge pascal, est toujours d'une grande richesse.

A Saint-Maurice d'Angers, ce dernier repose toute l'année sur une colonne de marbre haute de trois mètres et placée devant le maître-autel. Le chandelier pascal de la cathédrale de Noyon est en fer forgé avec ornements en tôle repoussée.

A Rome, à Saint-Clément et à Saint-Laurent, il est en pierre. A Saint-Jean-de-Latran, c'est une colonne de bronze dont la base repose sur un lion.

Les églises de Belgique possèdent presque toutes de fort beaux chandeliers en laiton pour le cierge pascal. A la base de la plupart de ces chandeliers est fixé un petit lutrin ajouré. Nous avons dit plus haut comment le cierge pascal figurait la mort et la résurrection du Sauveur. Ajoutons que les cinq grains d'encens disposés sur le cierge en forme de croix représentent les cinq plaies, tandis que l'encens lui-même rappelle les parfums préparés par Madeleine et par ses compagnes après l'ensevelissement du Christ.

Où trouverait-on un symbolisme plus poétique et plus touchant; et n'est-il pas vrai que l'Eglise sait merveilleusement parler à la fois aux yeux et au cœur?

COLLECTION DE BOUTONS.

On vient de vendre, raconte la Revue des Jeunes Filles, à l'hôtel Drouet, la curieuse collection d'un amateur de boutons.

On ne se doute plus aujourd'hui du soin artistique avec lequel cette modeste partie du vêtement fut autrefois traitée. Il y a une grande différence entre les boutons éclatants, somptueux ou délicats dont se para l'habit de nos pères, et les ternes rondelles de métal ou de bois, reconstruites d'insignifiantes étoffes, qui servent à juster le nœud.

Boutons de cuivre, d'ivoire ou de pâte de verre; boutons d'argent ornés de filigrane et rehaussés de perles; à la façon italienne; boutons de soie brodée, dont un édit de Louis XIV imposa l'usage; boutons d'acier repoussés à la mode hollandaise; boutons à la Montgolfière et à la Necker; boutons Buffon, abri-

tant sous un mince cristal, les plumes brillantes du corbi ou du toucan; boutons de perles; boutons glaces, dont se servaient les joueurs peu scrupuleux pour découvrir les cartes de leurs adversaires; boutons à peintures, à miniatures, à gravures, à déconpages en silhouette; boutons en pâte de porcelaine; boutons de Sèvres ou de Saxe; boutons politiques; boutons révolutionnaires; boutons commémorant la prise de la Bastille, etc. — On a pu faire une admirable collection de ces minuscules œuvres d'art.

tant sous un mince cristal, les plumes brillantes du corbi ou du toucan; boutons de perles; boutons glaces, dont se servaient les joueurs peu scrupuleux pour découvrir les cartes de leurs adversaires; boutons à peintures, à miniatures, à gravures, à déconpages en silhouette; boutons en pâte de porcelaine; boutons de Sèvres ou de Saxe; boutons politiques; boutons révolutionnaires; boutons commémorant la prise de la Bastille, etc. — On a pu faire une admirable collection de ces minuscules œuvres d'art.

WAGNER Son Rôle dans l'Histoire de la Musique.

Petit historique du chant et de l'instrumentation. Réaction contre le Donizettisme. La synthèse Wagnerienne, union de la musique et de la poésie. Le génie du nord, le génie du midi. Rossini et Meyerbeer. Les procédés Wagneriens, la légende. Guerre à la voix humaine. Caractère vague de la langue des sons.

La musique descriptive. Le Leitmotiv. Wagner et la France. Petite leçon de géographie artistique. (Suite.)

Juste à la fin des années 1840, Wagner complètement délaissé! Sa renommée n'a pas dépassé la frontière que le jour où Habeneck, le fameux chef d'orchestre de l'Opéra de la Rue Lepelletier, introduisit ses œuvres dans les concerts concert de Conservatoire. Il y a eu de sujet une anecdote assez curieuse, qui mérite d'être racontée. Les œuvres de Beethoven étaient alors à peu près inconnues en France. Rien d'étonnant à cela; elles n'étaient pas du tout populaires, dans son propre pays. Habeneck avait voulu de ce chef de produire à ses fameux concerts; mais ses musiciens ne se souciaient guère d'exécuter des compositions qu'ils ne connaissaient pas, dont ils n'avaient entendu parler que comme des productions étranges, bizarres, pleines de sonneries de maître, désordonnées, qui provoquaient les ricaneries de la moitié des musiciens allemands. Habeneck s'avisa, un jour, d'annoncer à ses musiciens qu'il désirait faire exécuter une grande symphonie qui venait de composer. Il était si naïf, respecté, ne s'apercevant de rien, qu'il dit à ce qu'on ne contestait, mais aussi à cause de l'autorité qu'il avait acquise et qu'il méritait à tous égards. On se mit immédiatement à l'œuvre. La composition nouvelle fut un succès, cela va sans dire. Néanmoins, on n'appela pas cela de Wagner, on le dit: "voilà, en se tournant, vers son orchestre"—Oh! maître, c'est sublime; on n'a jamais écrit comme ça!—Ah! vous trouvez?—Eh bien, ça n'est pas de moi. C'est de cet original allemand dont on ne veut pas jouer la musique, qu'on ne connaît pas, mais qui...

Et voilà comment Beethoven a fait son chemin dans le monde, en passant par Paris.

Nous avons, ici même, un exemple frappant de ce que j'avance. Il n'y a pas longtemps, Edeserky. Si vous rendez, net: Je ne pourrais percer ni dans mon pays, ni en Allemagne, ni en Russie. J'étais méconnu par ceux-ci, dédaigné par ceux-là, contesté par d'autres. J'arrive à Paris. On m'a dit: "Interrogez les connaissances, ayez tous de suite reconnu que je n'étais pas le premier virtuose venu, que j'avais une valeur exceptionnelle." Le lendemain, tout Paris parlait de moi. Mille jours après, j'étais devenu le maître de Thalberg, des Listz, des Rubinstein.

Voilà comment Paris a, de tout temps, traité les véritables artistes, surtout quand ils sont étrangers.

Ne manquez donc pas de cultiver aujourd'hui l'art allemand, comme nous avons jadis cultivé l'art anglais, l'art espagnol, l'art italien, comme nous l'avons fait autrefois. L'art russe, qui est encore au berceau et nous tend les bras. Tous, les uns après les autres, contribuèrent à nous rafraîchir l'imagination. Prenons leur ce qu'ils ont de bon et de grand; assimilons nous leurs qualités. Transmettez les à nos artistes, et ils nous donneront en même temps qu'une vive reconnaissance pour les services que nous leur aurons rendus, la clarté, le bon sens, la mesure, le naturel, la vie vraie qui leur manquent trop souvent et qu'ils pourraient dans notre commerce.

(A suivre)

UN CRIME.

Ce sont les six grandes Puissances de la vieille et glorieuse Europe, civilisées et chrétiennes, dit-on.

Elles le disent tout au moins, le croyant peut-être. En effet, la Russie, avec la race slave pour élément principal et dominant, est un immense empire de nombreux millions d'habitants qui n'ont pas encore perdu le souvenir de la barbarie et du servage. Elle occupe une très vaste place dans l'Europe orientale et un non moins grand espace en Asie, avec une ambition démesurée. Elle possède des armées redoutables, au chiffre inconnu et croissant, et sa marine, sans être de premier ordre, n'est pas de celles que l'Angleterre dédaigne ou voit grandir avec indifférence.

La Russie a pour chef absolu, pour maître politique et religieux, pour souverain et pour autocrate, pour czar ou czar, un tout jeune homme qui n'est pas complètement étranger à la famille des Romanov, dans laquelle il y eut de la démence. La Russie est chrétienne, au moins autant qu'on peut l'être quand on est un empereur pour chef religieux ou pour pape, et son Eglise au rite grec, se disant orthodoxe, est plutôt russe qu'autre chose, avec la langue nationale pour langue sacrée et du pain levé pour eucharistie.

Mais le czar actuel, Nicholas, malgré sa jeunesse, probablement par le poids numérique de ses armées et par l'autocratie de son gouvernement absolu et personnel, est aujourd'hui l'arbitre de l'Europe, celui avec qui tous doivent compter, et s'il ne peut pas encore faire tout ce qu'il veut ou désire, sentant peut-être autour de lui la mystérieuse terreur d'un nihilisme qui marche et qui frappe dans l'ombre, il est toutefois assez puissant pour empêcher la plupart des choses qu'il ne veut pas ou qui lui déplaisent. Nul ne songe à la braver, et son amitié est recherchée et précieuse. Il faudrait l'union ou l'alliance de tous contre ce czar pour l'écraser ou le renverser, et les temps sont éloignés où Moscou devait s'indigner pour le salut de la Russie. Sébastopol lui-même est loin.

Napoléon, du reste, peu de temps avant sa mort et avec le présentiment du génie, disait: "L'Europe, dans cinquante ans, sera républicaine ou cosaque."

L'Autriche-Hongrie est un autre empire, n'ayant sans doute plus son caractère germanique d'hier, puisque la couronne impériale d'Allemagne a passé sur la tête casquée et militaire d'un prussien du Brandebourg; mais l'Autriche-Hongrie d'aujourd'hui diminuée au sud, quelque peu accrue à l'est, reorganisée sous le double nom qu'elle porte maintenant, est encore une des grandes puissances de l'Europe, avec un empereur pour chef souverain. Le rêve hongrois de Kossuth est une légende morte.

L'Autriche-Hongrie avec ses quarante millions d'habitants, possède une armée qui n'est point à mépriser et qui contenterait au jour d'un conflit général. Sa marine, à vrai dire, est une quantité négligeable, ou nulle, un souvenir de l'Adriatique.

Si l'Autriche-Hongrie, enclavée en Europe comme elle l'est à cette heure, pouvait s'agrandir un peu, ce ne serait que par l'Est, à l'Orient du problème terrible. L'unité de race, du reste, manque à l'Autriche-Hongrie.

On parle plus d'une langue dans cet empire de diverses races, de même qu'on y trouve plus d'une religion et plus d'un secte religieux. On aurait peut-être

tort de ne pas croire qu'il y a des affinités entre les religions et les races.

Les sujets plus ou moins dévoués du François-Joseph qui est tout à la fois empereur et roi, c'est-à-dire doublement couronné, sont en proportions différentes des Catholiques, des Calvinistes, des Luthériens, des membres de l'Eglise grecque et des Juifs. Les Juifs sont surtout répandus dans la Bohême, la Moravie et la Hongrie. On dit qu'ils sont fils de Sem.

Mais la religion dominante en Autriche est la religion catholique, et c'est celle de l'empereur et de son auguste famille.

Que si l'on s'étonnait de voir présentement l'empereur d'Autriche former une espèce de sainte et fraternelle alliance, sous les apparences de la plus sincère et la plus profonde amitié, avec le roi de Prusse devenu empereur d'Allemagne et avec un petit roi de Piémont et de Sardaigne devenu roi d'Italie, quand l'on sait que cet empereur d'Autriche peut justement se croire la victime de ces deux parvenus auxquels il serre amicalement la main et sourit gracieusement, c'est que l'on ne comprendrait guère l'oubli des injures, la nécessité des menaces ou les hautes et puissantes raisons de la politique savante. En politique, sous la pression majeure de l'intérêt, tout est possible, tout se voit et le mensonge disparaît. A Vienne, toutefois, on parle mieux allemand qu'à Berlin et la cour y est plus polie.

Mais l'Autriche-Hongrie, sans nul doute, est une des six grandes Puissances de l'Europe, et elle n'a point cessé d'être impériale par le nom.

J. GENTIL.

PÂTISSERIE AU SAVON.

Qu'est-ce que la pâtisserie au savon, qui tend, paraît-il, à se répandre, et dont le nom n'est pas sans susciter quelques inquiétudes gastronomiques? D'après ce que M. Crispo a dit sur ce sujet à l'Association belge des chimistes et ce qu'en relate le Temps, le savon sert de fondant pour la préparation des pâtisseries légères. La proportion de savon employée est très variable. Dans certains produits de foire, tels que les gaufres et les beignets, la proportion est assez élevée: elle est un peu plus faible dans les pâtisseries fines. Les boulangers commencent aussi à employer le savon pour obtenir de beaux pains de luxe. La façon d'incorporer le savon à la pâte est la suivante: le savon est dissous dans très peu d'eau; la solution est battue avec de l'huile d'œillet ou autre, et, lorsque le mélange est bien monté, on l'ajoute à la pâte. Le pain contenant du savon ne diffère pas de celui qui n'en contient pas. La pâte est plus spongieuse et, partant, plus légère. Sa réaction est acide comme celle du pain normal. Il est impossible d'y découvrir la présence du savon et des acides gras par les méthodes habituelles.

PENSEES.

La vie est un combat dont la palme est aux cœurs.

Un cœur né pour servir sait mal comme on commande.

On commande l'amour il n'est plus d'autre maître.

On est compatissant aux maux qu'on a souffert.

Tel qu'il est, un grand cœur doit se montrer à tous crains.

Mais Suzanne n'aimait pas Maxime.

—Tu n'as pourtant rien à lui reprocher? lui avait demandé plus d'une fois Albarède.

Absolument rien; il était toujours, avec elle, le respect et la galanterie mêmes, et il cherchait à lui être agréable dans les plus petites choses; mais elle avait une instinctive défiance contre lui et était gênée dans les rares occasions où il parvenait à causer avec elle en tête à tête.

Or, cette défiance, elle était loin de l'éprouver vis-à-vis des deux autres jeunes gens qui tenaient une très importante place dans les préoccupations d'Albarède.

L'un était Maurice Plainval, qu'il avait déjà vu à Paris.

L'autre, M. Raymond Dervilly, jeune aide-major en garnison à Lille, mais qui, soit à cheval, soit à bicyclette, était continuellement sur le chemin d'Avenelles.

pas quand Albarède ajoutait: —Un garçon intelligent et qui sait se rendre agréable! Cela l'empêche-t-il d'être bon médecin?

Et, pour être un garçon sérieux, doit-on se servir des plaisirs de la jeunesse?

Malgré sa résolution de ne plus parler aujourd'hui de ses projets à Suzanne, Albarède s'écria tout à coup: —Sais-tu que vous étiez joliment gracieux tous les deux, avant-hier, quand M. Raymond Dervilly t'a appris la berline!

Se moquant d'elle-même, Suzanne répondit: —Pauvre garçon! C'est à dire qu'il se donnait beaucoup de mal; mais je n'entends rien aux danses, pas plus aux nouvelles qu'aux anciennes, et ce n'est que pour obéir à Agathe que j'ai consenti à danser. Et, au bout de cinq minutes, je vous réponds, maître, que M. Dervilly en avait assez.

—Taratata! Je vous trouvais charmants tous les deux. Du reste, vous vous entendez fort bien.

—En effet, c'est un aimable garçon, qui doit avoir, comme vous dites, le cœur très bien placé.

—Mais, mon pauvre maître, si mon cœur devait faire tic-tac ou toc-toc pour tous les jeunes gens qui sont gentils avec moi! Vous voyez donc un mari pour moi dans tous les jeunes gens qui m'approchent!

—Dans tous ceux qui me plaisent, que je juge dignes de toi; et tu me dirais: "J'en tiens pour M. Dervilly", que je te réponde: "Allons-y gaiement!" Et je t'en dirais autant si tu m'annonçais que c'est pour M. Maurice Plainval que...

Suzanne pinterrompit. —Que vous êtes bavard aujourd'hui, maître!

Et, sentant qu'elle rougissait, et même qu'elle rougissait extraordinairement, elle tourna la tête et eut l'air de bien chercher dans ses couleurs.

Albarède lui jetait des regards obliques et il songeait: "Ah ça! Ça serait-il ce parti-culier-là? Joli garçon, ma foi! ... Et d'attaque! ... Intelligent, travailleur! Et des yeux amoureux, et des lèvres... Ah! le coquin! C'est lui qui me l'a pris! ... Quels beaux enfants ça me donnerait dans l'avenir! ... Comment la faire parler maintenant, la coquine? ... Si j'étais une mère, je lui tirerais les vers du nez; et, une fois en possession de son secret, je dirigerais les choses en conséquence... Mais je ne suis qu'une vieille bête de vieux garçon; et plus je voudrais savoir, moins elle me dira..."

Et justement, Suzanne, ayant repris possession d'elle-même, lui

jeta cette douche: —M. Maurice Plainval doit épouser Mlle Agathe Lequesnoy.

—Qui t'a dit cela? —E-t-ce donc difficile à deviner?

—Et... ils s'aiment? —C'est probable. —Et... tous les parents sont consentants?

—Est-ce que, si l'on n'était pas d'accord, M. Maurice Plainval passerait l'échéé, dans une intention absolue avec Agathe? Est-ce qu'il serait descendu à Paris, chez les Lequesnoy? ...

—J'ai... j'ai pourtant idée que M. Frédéric Lequesnoy ne doit pas voir ce projet d'un très bon œil, ni son père non plus.

—Si la mère d'Agathe et celle de M. Maurice Plainval sont d'accord! —Encore une chose dont je doute! C'est qu'il y a longtemps que je les connais, vois-tu?

—En effet, vous êtes de Roubaix, comme elles.

—Pardon, Mme Plainval n'est pas de Roubaix du tout, et son entente avec Mme Lequesnoy, c'est que de la politique...

Et les ententes par politique, ça peut claquer du jour au lendemain. Et, entre nous, tu sais, cette Mme Plainval, dont le fils est un si charmant garçon, c'est... c'est pas grand-chose de bien!

Suzanne frissonna. —Oh! maître! ... Vous qui ne dites jamais du mal de personne!

Elle était, d'avance, très cho-

quée du mal qu'il pouvait avoir à dire sur la mère de Maurice Plainval.

—Petite, je dis toujours simplement ce qui est; et j'estime que, dans l'espèce, je ne dois pas te le cacher plus longtemps, vu que Mme Plainval va probablement revenir ici, demain peut-être, et que ses manières à ton égard m'ont déçu pendant le premier séjour qu'elle y a fait.

—Elle était fort aimable, maître!

—Oui, mais d'une amabilité protectrice, avec une façon de te tenir à distance qui n'était pas de mon goût. Or, s'il y a, dans ta famille, des motifs de tristesse, dont tu n'es, du reste, en rien responsable, il y a, dans son histoire à elle, des points peu brillants, qui, pour moi, n'attachent nullement son fils, mais devraient la rendre, elle, un peu moins orgueilleuse.

Il baisa la voix. —Tu es une grande fille, devant qui on peut parler librement.—Eh bien, Mlle Pascaline Abancourt, elle se nommait ainsi, était institutrice des demoiselles Plainval, depuis plusieurs années, quand l'une d'elles mourut. L'entreprise du père Plainval, cette teinturerie qui, paraît-il, est un modèle aujourd'hui, se trouvait à la veille de la faillite. Fort adroitement, Pascaline Abancourt fit épouser son élève, Mlle Geneviève Plainval, par M. Frédéric Lequesnoy, obtint de celui-ci des avances de capitaux, releva la teinturerie Plainval...

—Vous ne lui jetterez rien du tout, maître! Et vous serez même très aimable avec elle, car je vous assure qu'elle est toujours fort gracieuse pour moi. Et maintenant, oui ou non, voulez-vous que nous achevions notre besogne?

Mais il était sans doute écrit qu'ils ne travailleraient pas beaucoup de cette journée; car, comme elle prononçait ces mots, un léger tambourinement retentit à la porte de la chapelle.

Puis, cette porte fut ouverte, et la délicieuse frimousse de Mlle Agathe apparut, sous son immense chapeau de paille flexible, au milieu duquel elle avait l'air d'une fleur.

Albarède, la saluant d'un grand geste, commençait: —Salut, charmante demoiselle! ... Mais elle toussa.

—Oh! l'abomination! Comment pouvez-vous demeurer ici, Suzanne? Oh! que c'est laid un homme qui fume la pipe!

Elle se montrait, ainsi, très agressive avec Jacques Albarède; mais, c'était, au fond, une partie d'amis. Et elle lui donna sa petite main qu'il baisa gravement. —Oh! la comtesse tenant un lis! s'écriait-elle, en examinant les progrès de la peinture. Et le conte en saint personnage! ... Non, écoutez, vous autres prêtres, vous avez de jolies façons de vous moquer de votre modèle! Mais vous allez lâcher ça tout de suite, hein? Nous organisons un tennis!